

Technique et idéologie

Philippe Roqueplo

Plan

- 0 - Introduction : A Annonay nous parlerons idéologiquement de la technique.
- 1 - Première partie : De la technique et de l'idéologie
 - 1-1 De l'idéologie
 - 1-2 Du discours scientifique
 - 1-3 De la réalité comme concept archétypique de l'idéologie
 - 1-4 Conclusion
- 2 - Deuxième partie : Technique et idéologie
 - 2-1 La technique comme force idéologisante
 - 2-2 La technique comme force anti-idéologisante
 - 2-3 Caractère idéologique de cette fonction anti-idéologisante
 - 2-4 Les réactions idéologiques et technologiques (technologies douces) contre le technicisme et la technocratie.
- 3 - Conclusion

A Annonay, nous parlerons idéologiquement de la technique

Le but de cet article est de contribuer à la préparation de la "deuxième conférence nationale pour le développement de la culture technique"¹ 150 personnes, provenant des quatre coins de la France, vont se réunir sur ce thème. 150 personnes pour qui, a priori, l'expression "culture technique" revêt une signification et qui, a priori, associent à cette signification une valeur suffisamment positive pour justifier un effort promotionnel.

Il serait du plus haut intérêt de leur poser à toutes les questions suivantes :

- Que signifie pour vous l'expression "culture technique" ?
- Pourquoi souhaitez-vous que cette culture soit développée?
Faute d'avoir mené préalablement cette enquête, je me vois dans l'obligation de suggérer moi-même la réponse suivante : le milieu dans lequel nous vivons est de plus en plus constitué d'objets techniques. Il en résulte que celui qui manque de culture technique vit dans l'ignorance de son propre milieu, et se trouve par le fait même doublement aliéné : d'une part il ne maîtrise pas son propre environnement, d'autre part cette absence de maîtrise le place socialement dans une dépendance permanente par rapport aux organisations et aux individus qui possèdent les compétences qui lui manquent, sans qu'il puisse contrôler la manière dont ils exercent ces compétences et interviennent ainsi, à travers son environnement, sur sa propre existence. La culture technique, précisément, consiste dans la possession des connaissances et savoir-faire susceptibles de fonder un minimum de maîtrise personnelle de notre environnement et de contrôle de l'activité de ceux dont la compétence s'avère indispensable. L'absence générale de cette culture constitue une cause d'aliénation généralisée. Son développement s'impose donc pour supprimer, autant que possible, cette aliénation.

Au demeurant, mon propos n'est pas ici de définir, mais

d'analyser. Si je me suis risqué à suggérer une réponse aux questions posées, c'est pour mettre en évidence un phénomène qui, à mon avis, se retrouvera nécessairement dans toutes les réponses, à savoir leur organisation en trois niveaux de discours :

1 - Le niveau d'assertions factuelles du type "le monde est de plus en plus constitué d'objets techniques".

2 - Celui où sont associées aux faits qui viennent d'être énoncés (niveau 1) des conséquences personnelles ou sociales. Ces conséquences sont ici dénotées par le mot *aliénation*.

3 - Le niveau des implications comportementales (éthiques ou politiques) résultant des conséquences précédentes : *il va de soi qu'il faut lutter contre l'aliénation*, et par conséquent promouvoir la culture technique qui, dans la réponse proposée, se définit précisément comme principe d'appropriation et de contrôle et, par le fait-même, de désaliénation.

Il resterait d'ailleurs à élucider jusqu'à quel point ce n'est pas la conviction éthique et politique énoncée au niveau 3 qui fournit l'éclairage conduisant à l'évidence factuelle de départ (niveau 1), en quel cas l'analyse située au niveau 2 (la double aliénation) servirait de pivot à *un complexe indissociable d'idées et de prescriptions intrinsèquement contenues dans la notion de culture technique*.

Si tel est bien le cas, nous nous trouvons d'emblée projetés dans le champ de l'idéologie et le fait même que la conférence d'Annonay se propose d'étudier les moyens de développer la culture technique conduira nécessairement ses participants à **PARLER IDEOLOGIQUEMENT DE LA TECHNIQUE**.

Dans ces conditions, mieux vaut essayer d'élucider dès le départ les rapports fort complexes de la technique et de l'idéologie. C'est ce que je m'efforcerai de faire dans cet article.

Première partie : de la technique et de l'idéologie

1.1. De l'idéologie

1.1.1. Je partirai de la définition de l'idéologie proposée par L. Althusser² : "Une idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon le cas), doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée". Et d'ajouter : "L'idéologie comme système de représentations se distingue de la science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance)". Ce dernier point est d'ailleurs essentiel, ce qui conduit M. Rodinson à affirmer : "Une idéologie a pour fonction de donner des directives d'action individuelle et collective"

Ces définitions une fois posées, nous pouvons aussitôt faire une constatation assez amusante : c'est qu'elle s'appliquent à la technologie ! En effet, une technologie (comme, par exemple, celle du béton armé) donne des directives d'action; elle implique tout un système de représentations dont les H.L.M. et l'urbanisme modernes sont la manifestation ostensible; enfin, en tant que technologie, elle se distingue de la science (exemple : résistance des matériaux) par sa fonction spécifiquement pratique, voire "pratico-sociale".

Il nous faut donc entrer plus avant dans ces systèmes de représentations afin de mieux distinguer le type de connaissance, le type d'action et le type de relation connaissance-action impliqués d'une part par la technologie

et d'autre part par l'idéologie.

1.1.2. En ce qui concerne les techniques et la technologie, je me contenterai ici de signaler trois points :

- Le type de connaissance qui s'y trouve impliquée consiste soit dans un ensemble de savoir-faire méthodiquement codifiés, soit, de plus en plus, dans le savoir objectif dont les techniques sont, en première approximation, considérées comme des applications.

- L'action envisagée concerne essentiellement la production et corrélativement la maîtrise et la modification de notre environnement : d'abord de notre environnement *naturel* (devenir maîtres et possesseurs de la nature, disait Descartes), mais aussi et de plus en plus de notre environnement *artificiel*, voire de notre environnement *social* (techniques militaires et policières, techniques de communication, d'information, de propagande, etc ...)

- Le lien entre connaissance et action consiste essentiellement en une application méthodique de la connaissance de façon à adapter le comportement à l'environnement en vue de parvenir à un but supposé prédéterminé : *ni la technique ni la technologie ne déterminent elles-mêmes les finalités des entreprises qu'elles organisent*. Certes, par le fait même que ces entreprises exigent un grand nombre d'activités, leur organisation fournit à chacune de ces activités une finalité : mais cet ensemble de micro-

finalisations demeure interne au domaine de pertinence des techniques et de la technologie, et subordonné à l'entreprise globale qui se trouve ainsi méthodiquement organisée. Cela ne revient nullement à donner une finalité à cette entreprise elle-même, si du moins on donne au terme finalité une prégnance sociale, éthique et politique suffisamment profonde.⁵

1.1.3. Il en va tout autrement de l'idéologie, dont la fonction première est de confronter directement - consciemment ou non - des sujets responsables avec les finalités que - consciemment ou non - ils poursuivent. Sa "fonction pratico-sociale" consiste, en quelque sorte, à immerger la boussole de notre responsabilité individuelle dans le champ magnétique des directives qu'elle a pour fonction de donner; ainsi se constitue une sorte de mise en parallèle dans une direction déterminée. L'idéologie polarise le dynamisme social : l'action à laquelle elle se réfère n'est rien moins que l'ensemble des orientations fondamentales de nos activités, tant personnelles que collectives.

- Quand à la relation connaissance-action qui s'y trouve engagée, elle se joue à plusieurs niveaux : celui, d'abord, de nos orientations spontanées et, de ce point de vue, l'idéologie constitue une sorte d'inconscient collectif représentant lui-même le milieu matriciel des inconscients individuels, et jouant par le fait même un rôle fondamental dans la genèse et la structuration de la personnalité. Un autre niveau est, au contraire, celui auquel nous nous référons très explicitement lorsque nous voulons "répondre" de nos actions responsables, c'est-à-dire lorsque nous voulons les justifier. C'est pourquoi il convient ici de compléter les définitions proposées en précisant que si la fonction pratico-sociale implicite de l'idéologie consiste à donner des directives, *sa fonction explicite est une fonction de justification.*⁶

- Cette fonction de justification comporte une conséquence capitale en ce qui concerne le système cognitif propre à l'idéologie, conséquence qui manifeste elle-même à quel point l'aspect "implicite/orientation" et l'aspect "explicite/justification" sont eux-mêmes indissociables. En effet, pour pouvoir fournir les assises de notre responsabilité, il faut que ce système soit lui-même absolument assis. *Pour pouvoir justifier, il faut qu'il n'ait point à être justifié.* Il faut qu'il s'impose sans discussion possible, c'est-à-dire qu'il soit individuellement et collectivement perçu comme "allant de soi" et échappant par le fait même à toute mise en question, à tout soupçon. En bref, les assertions qu'il profère doivent s'imposer comme l'expression de la réalité même et c'est là l'aspect fondamental de ce système cognitif. *De ce point de vue, le système de représentations propre à l'idéologie est vécu comme plus réel que celui de la science.*

Nous touchons là une question essentielle à notre propos, ce qui nous oblige à un certain effort d'élucidation.

1.2. Du discours scientifique

Le discours scientifique ne va nullement de soi. Il n'est en rien le reflet immédiat et évident de la réalité. La preuve en est d'ailleurs qu'il est en perpétuelle évolution.

Il convient de comprendre la cause de cette évolution : c'est celle même qui interdit de ramener la connaissance objective⁷ à l'évidence immédiate; c'est celle même qui assure la solidité de cette connaissance en fournissant les bases de l'objectivité qu'elle revendique. Cette cause réside dans une certaine forme de dialectique entre l'imagination créatrice et l'activité critique. Imagination créatrice : poussés par de nouvelles observations ou par certaines difficultés expérimentales ou théoriques, les scientifiques élaborent sans cesse de nouveaux concepts et de nouvelles hypothèses. Activité critique: en effet

les concepts et les hypothèses ne sont reconnus comme ayant valeur de connaissance objective qu'une fois passés au crible du doute systématique. Ce crible est à la fois théorique et expérimental, mais je ne retiendrai ici que l'aspect pratique de l'exercice de ce doute, c'est-à-dire le recours à l'expérience. Si celle-ci échoue, c'est qu'il y a quelque part quelque erreur (théorique ou expérimentale) : en quel cas, le chercheur sera renvoyé à d'autres concepts ou à d'autres hypothèses et à d'autres expériences dans un processus indéfini qui est celui même du progrès scientifique.

Ainsi, le discours scientifique est une *construction* qui ne s'impose nullement comme "manifestation de la réalité", mais qui se propose comme un immense échafaudage. Certes, cet échafaudage est bien investi d'une *intention de "vérité"*, puisque sa construction a précisément été en grande partie effectuée par élimination critique des erreurs. Cependant cette intention de vérité n'est pas du type "manifestation de la réalité". Elle réside dans la conscience que les scientifiques ont de la *cohérence* de leur discours et dans la mémoire qu'ils ont de l'*efficacité* de leur construction. Cette mémoire d'efficacité, en particulier, est fondamentale, car c'est par là que s'effectue l'ancrage du discours objectif dans la réalité. C'est en tant qu'il se sait efficace (i.e. : soumis à la permanente critique de l'échec) que le discours scientifique se propose (et s'impose à qui le pratique) comme discours objectif - d'ailleurs en perpétuelle évolution - sur la réalité.

1.3. De la réalité comme concept archétypique de l'idéologie

1.3.1. Discours objectif sur la réalité ! Qu'est-ce à dire ? Qu'évoquons-nous en introduisant ainsi ce terme de réalité ? C'est là une question à laquelle il nous faut apporter quelques éléments de réponse si nous voulons, plus tard, élucider les rapports existant entre technique et idéologie : en effet, il n'est pas exclu que ce soit précisément dans l'utilisation du mot "réalité" que se cache la modalité la plus idéologique de l'idéologie.

Certes, en parlant de réalité, on peut signifier "ce à quoi" réfère le discours scientifique : "ce à quoi" il ancre son échafaudage et par rapport à quoi il se juge "objectif". Fort bien ! Mais si nous voulons *dire* ce "ce à quoi" en *sachant* ce que nous disons, que ferons-nous ? Nous emploierons nécessairement le discours des sciences et, par le fait même, nous "dirons" une réalité en perpétuelle évolution et nous la dirons dans un discours abstrait, ésotérique, inévident, solide mais épouvantablement lointain : affaire de spécialistes multiples dont chacun ne maîtrise qu'une infime partie de cette "réalité" sous un aspect d'ailleurs souvent extrêmement étroit.

1. 2. 3. Et pourtant la réalité est là qui s'impose à nous et qui n'a point attendu la naissance de la science pour exister et s'imposer. Il n'a pas fallu attendre le seizième siècle pour qu'il y ait des étoiles, des pierres, des arbres, des animaux, des hommes et des femmes... Il n'a point fallu attendre que nous ayons appris à compter pour que nous nous sachions garçon ou fille, brun ou blond, entouré de notre père, de notre mère, de notre maison, etc... Et chacun de nous vit ainsi, entouré de sa propre connaissance qui le réfère immédiatement à LA (faut-il dire à SA) réalité. Celle-ci s'impose à nous dès notre plus jeune âge, et pourtant c'est une réalité qui s'est construite peu à peu, incorporant nos expériences les plus personnelles, mais les intégrant dans un contexte culturel déterminé intégrant lui-même des apports d'origines multiples. C'est ainsi qu'une société se donne culturellement la réalité qui se construit l'édifice de ce que nous *tenons pour acquis*. C'est ainsi qu'une société se donne culturellement la réalité qui l'enveloppe et qui s'impose à elle.

1.3.3. C'est ici que nous pouvons faire retour à l'idéologie. La question qui se pose est en effet d'interroger le processus socio-culturel qui conduit à l'élaboration de la réalité d'un individu ou d'une société donnée. Ce processus intègre les interventions d'une multitude d'acteurs et ces interventions, volontairement ou non, orientent l'édifice à la construction duquel elles contribuent. Ainsi, par exemple, selon la place qu'occupent les hommes et les femmes dans une société donnée, la "réalité" de la différence sexuelle sera représentée différemment et cette représentation contribuera à consolider la place respective des hommes et des femmes dans cette société : d'où la construction d'un "système de représentations" exerçant une "fonction pratico-sociale de justification", en quoi nous retrouvons la définition de l'idéologie. Une société phallocratique se donnera une "réalité de la différence sexuelle" qui s'imposera aux hommes et aux femmes *comme allant de soi* et d'où résulteront des "directives individuelles et collectives" contribuant à justifier et à reproduire les rapports phallocratiques entre hommes et femmes en quel cas la libération des femmes exigera une lutte idéologique mettant en question non seulement leurs relations aux hommes, mais *la réalité même de la différence sexuelle qui fonde et justifie ces relations*.

1.3.4. J'ai pris ici l'exemple des rapports entre hommes et femmes, parce qu'il me semblait facile à exposer sans provoquer de réaction politico-passionnelle de la part des lecteurs et lectrices de ce texte. Il est néanmoins évident qu'une analyse critique du phénomène d'idéologisation exige que l'on déplace le terrain afin de partir des enjeux sociaux majeurs les plus susceptibles de promouvoir un tel phénomène, à savoir : *les conditions concrètes de l'appropriation économique et de la domination sociale*. Ceci renvoie aux oppositions de classe, aux rapports de production et à la reproduction desdits rapports. C'est précisément dans ce contexte que nous aurons à nous situer pour analyser les fonctions idéologiques de la technique.

1.4. Conclusion

De ce qui précède, je tirerai les conclusions suivantes :

1.4.1. Les évidences massives qui constituent l'infrastructure cognitive d'une société donnée ne "vont de soi" que sur la base d'un processus d'apprentissage et d'inculcation, processus qui constitue d'ailleurs une condition nécessaire d'émergence de toute personnalité. Elles jouent un rôle - individuel et collectif - tellement constituant qu'il est extrêmement difficile de les mettre en question sans effectuer par le fait même une transgression qui sera perçue comme une menace par la société considérée et qui pourra

mettre en cause la structure même de la personnalité qui se risque à cette transgression.

1.4.2. Malgré ce caractère massif, immédiat, résistant compulsivement à l'exercice de tout soupçon, ces évidences, du fait même qu'elles résultent d'un processus de construction progressive, constituent des enjeux sociaux primordiaux car elles servent de fondement et de justification aux normes qui légifèrent les rapports sociaux d'une société déterminée, en particulier les rapports de production et les conditions de reproduction de ces rapports. La capacité de "dire le réel" sans discussion possible et de l'inculquer constitue une des formes majeures de la domination sociale car elle confère aux classes dominantes la possibilité de reproduire comme "allant de soi" les conditions de leur domination.

1.4.3. En bref : *La RÉALITÉ constitue à la fois un ensemble qui s'impose comme allant de soi, un produit de l'activité sociale, une forme essentielle de domination, et - par le fait même - un enjeu politique majeur*.

1.4.4. Peut-être le lecteur trouvera-t-il qu'il est exagéré de faire de la réalité même une forme de domination et un enjeu politique. Il préférera dire que si domination il y a et enjeu politique, mieux vaut appliquer ces termes aux "systèmes de représentations" qu'à la "réalité". Je n'en suis pas d'accord, (8) mais finalement peu importe pour notre propos. L'essentiel est de comprendre que ce que nous tenons pour acquis *nous tient* et nous tient précisément parce que nous le tenons *pour acquis*; de comprendre que, derrière ce phénomène, (de façon consciente ou inconsciente, volontaire ou non) des forces sociales s'exercent.

1.4.5. Appliquons alors ceci à la technique et à la culture technique : il y a fort à parier que le mot de technique correspondra pour les divers membres du colloque d'Annonay à des *réalités fort différentes* et que la revendication de culture technique répondra chez les uns et les autres à des *motivations différentes, voire contradictoires*. Après ce que nous avons dit, cela ne saurait nous étonner. Selon nos divers itinéraires et selon nos diverses insertions sociales, nos "systèmes de représentations" et leurs implications "pratico-sociales" (peut-être faudrait-il inverser l'ordre des termes) sont nécessairement différents, voire incompatibles et contradictoires.

Cela ne signifie d'ailleurs nullement que nous ayons affaire à une sorte d'écheveau indémêlable. Bien au contraire : démêler cet écheveau constitue l'une des tâches de la réflexion théorique, et c'est à une réflexion de cet ordre que je me livrerai en analysant les fonctions idéologisantes et désidéologisantes de la technique.(9)

Deuxième partie : Technique et idéologie

Mon propos est maintenant d'appliquer les analyses précédentes aux rapports existant entre l'activité technique d'une part et d'autre part la structure et les fonctions de l'idéologie. Pour ce faire, je procéderai en quatre étapes : après avoir examiné la façon dont la technique constitue une force idéologisante quasi-immédiate, puis sa fonction antinomique anti-idéologisante, j'étudierai la manière dont ces deux aspects fournissent conjointement les bases idéologiques de l'évolution technocratique de notre société, ce qui nous conduira enfin à envisager les réactions idéologiques à cette évolution et les transcriptions technologiques de cette réaction (technologies "douces")

2.1. La technique comme force idéologisante.

2.1.1. Le premier aspect de la fonction immédiatement idéologisante de la technique - du moins de la technique

contemporaine fondée sur les sciences - vise *l'exaltation de la connaissance scientifique*. Certes, nous l'avons vu, l'objectivité qui caractérise les sciences constitue en elle-même l'antithèse critique de l'idéologie ; mais - nous l'avons également vu - ce rôle critique implique le recours à l'expérience : si l'expérience "rate", c'est qu'il y a quelque part quelque erreur. Il en résulte que l'efficacité ou la non-efficacité (réussir ou échouer) se trouvent investies de la charge critique de manifester l'erreur et, par le fait même, de cerner le vrai. La pratique vérifie le discours (i.e. : en fait la vérité). Or, il s'agit là d'un phénomène dont l'amplitude a fini par déborder largement les enceintes des laboratoires : l'efficacité des applications technologiques des sciences représente socio-culturellement la meilleure preuve de leur "vérité". Les fusées Atlas et le Concorde sont la manifestation publique de la "vérité" des savoirs qui les ont rendus possibles.

Ceci n'est pas sans conséquences.

- Tout d'abord, cette fonction "cognitive" de l'efficacité technique constitue un phénomène culturel très important car, pour une grande part, il caractérise le monde dit développé et accrédite le "système de représentations" que son propre développement a engendré.

- Ensuite cette accréditation culturelle du discours scientifique le gratifie d'une valeur de vérité qui n'est nullement la sienne. L'apologétique technologique transforme le savoir objectif (assuré mais itinérant) en savoir absolu et le fait même que cette accréditation se situe précisément au niveau pratique confère à la science un rôle absolu dans le domaine pratique (voire politique) : ce qui fournit la base de l'idéologie technocratique. Nous y reviendrons.

2.1.2. Vient alors un second aspect selon lequel la technique constitue un principe idéologisant. Cet aspect résulte de sa fonction pratique *concrète*, c'est à dire du fait que, très concrètement, c'est l'ensemble des activités techniques qui élabore le milieu dans lequel, tout naturellement, nous vivons, milieu que je qualifierai de *techno nature*. Ce milieu n'est nullement une "anti-nature", car il s'enchasse dans l'ensemble des conditions naturelles qui ont rendu possible sa construction. Mais il se distingue de la nature en ce sens qu'il est le fruit d'une initiative humaine qui trouve, certes, dans la nature ses *conditions* de possibilité, mais non point sa *détermination* concrète : ainsi nous ne pouvons construire une maison sans respecter la loi de la pesanteur ni les caractéristiques des matériaux que nous utilisons, mais ni la loi de la pesanteur, ni les matériaux que nous utilisons ne déterminent pour autant la maison que nous voulons construire. De même, nous ne pouvons construire des centrales nucléaires sans respecter les conditions que nous dictent les "lois naturelles" élaborées par la physique, mais ce ne sont pas ces lois qui peuvent déterminer s'il nous faut ou non construire ces centrales. Or l'enjeu est considérable, car ces centrales, une fois construites, constitueront un aspect quasi-irréversible de la techno-nature que notre société se sera donnée, et cette techno-nature conditionnera à son tour l'avenir non seulement de l'entreprise technicienne, mais de la société elle-même. C'est dire qu'au stade actuel du développement des techniques, la techno-nature constitue en elle-même un problème majeur, acculant le corps social à des décisions qui doivent elles-mêmes être socio-politiquement justifiées. En tant qu'activité qui *construit* notre environnement, et par le fait même en *conditionne* l'évolution *sans pour autant déterminer cette évolution*, la technique impose le surgissement d'un système de justifications permettant de fonder les décisions qu'elle exige : elle constitue par le fait même une force qui pousse à l'idéologisation justificatrice.

2.1.3. Vient alors un troisième aspect de la fonction idéologisante de la technique, aspect que j'introduirai par le titre que S. Moscovici donne à l'un des chapitres de son "essai sur l'histoire humaine de la nature", (10) à savoir : "de l'univers de la machine à la machine de l'univers : la nature mécanique". Par ces mots, l'auteur évoque la mutation culturelle qui s'est produite en Europe de Tartaglia à Descartes et qui trouve son expression plénière dans le système du Monde de Laplace : l'exercice conjoint des sciences et des techniques et leur convergence progressive a révolutionné le cosmos au sein duquel avaient vécu l'antiquité et le moyen-âge. La réalité (11) du monde a changé. Depuis lors, l'Occident vit plongé dans une structure spatio-temporelle absolue et entouré de corps solides dont les mouvements sont régis par les lois inexorables et

déterministes de la mécanique. Cette révolution a posé maints problèmes philosophiques : Kant, confronté à cette "réalité newtonnienne", en a tiré les conséquences...

On ne saurait d'ailleurs en rester à ce seul exemple : avec les progrès des sciences et des techniques, toute une pluralité de "systèmes de représentations" ont surgi, appliqués tantôt à notre environnement naturel, tantôt au fonctionnement social et transférés sans cesse de l'un à l'autre : représentations cybernétiques et systémiques introduisant toute une idéologie du feed-back et de l'homéostasie et plaquant sur les phénomènes sociaux le filet ésotérique des informaticiens, de leurs programmes et de leurs ordinateurs ; modèles biologiques dont on nous rebat aujourd'hui les oreilles et dont il est inutile de souligner les implications pratico-sociales ; modèles génétiques dans lequel "le hasard et la nécessité" s'inscrivent comme les divinités immanentes présidant aux destinées de l'universelle évolution, etc... Il serait intéressant que la conférence d'Annonay fasse l'inventaire de ces divers systèmes de représentations et précise leur domaine de pertinence de façon à bien mettre en évidence leurs outreucidances idéologiques.

Au demeurant, ce phénomène d'idéologisation se traduit dans les comportements : l'hygiénisme jette son interdit sur quiconque désire se désaltérer le long d'un sentier et j'ai pu observer de mes propres yeux des touristes américains faisant bouillir de l'eau de Vichy ! L'art lui-même est investi : il suffit pour s'en convaincre de voir la nouvelle salle du Palais de Chaillot, dont le canon esthétique relève de la plaque de fonte et du pont roulant. Ou encore cette admirable histoire rapportée par un ami qui, visitant un jour un chantier H.L.M. avec l'architecte qui en avait fait les plans, lui dit : "Mon Dieu on dirait une carte perforée !" Réponse : "Formidable ! C'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait !"

2.1.4. Vient alors le dernier aspect - et non le moindre - de la fonction massivement idéologisante de la technique : il s'agit de *son rôle dans la division du travail*. Il est clair que la production exige une division des tâches : non seulement il convient que chacun accomplisse autant que possible un travail qui corresponde à son savoir-faire, mais encore cette répartition s'impose aux entreprises elles-mêmes et il serait désastreux qu'une entreprise spécialisée dans la conserverie s'engage dans la fabrication des machines à écrire ! Néanmoins, il y a une distance considérable entre ces exigences techniques et les formes concrètes que prend la division du travail : ainsi serait-ce un abus idéologique de prétendre que le taylorisme ou le travail à la chaîne trouvent leur justification dans quelque nécessité technique que ce soit. Il en va de même pour l'informatisation et l'automatisation : leurs justifications véritables sont d'ordre économique, social et politique. Or, ces nécessités techniques sont souvent alléguées pour justifier la mise en place ou le maintien de ces méthodes de division et d'organisation du travail : en ce cas, la technique sert de "système de représentations fournissant des directives individuelles ou collectives". Elle fonctionne dès lors non pas "techniquement", mais "idéologiquement".

2.1.5. *Conclusion*. Ainsi donc, en tant qu'apologétique de la science, que constructrice de notre environnement, qu'arsenal de modèles de la réalité et que principe justificateur de la division du travail, la technique exerce dans notre civilisation une fonction idéologisante ou idéologique primordiale.

Pourtant, - et ce n'est pas le moindre des paradoxes - l'activité technique constitue simultanément une force anti-idéologisante.

2.2. La technique comme force anti-idéologisante

Pour comprendre le fonctionnement anti-idéologisant de la technique, il nous faut revenir au rôle critique de l'expérimentation de la constitution du savoir objectif. Nous l'avons vu : l'échec manifeste l'erreur; la confrontation pratique du discours savant à ce dont il se prétend savoir, confère au système scientifique sa valeur objective. C'est, pour une grande part, cette confrontation pratique qui désubjectivise la connaissance et lui confère un statut trans-subjectif : chacun, s'il est suffisamment compétent, peut reconstruire les concepts scientifiques et vérifier expérimentalement les hypothèses. Chacun peut débusquer l'erreur.

Le savoir objectif accepte de passer à ce tribunal et toute pensée qui accepte de passer à ce tribunal sera peu à peu décapée de ses pseudo-évidences pour prendre progressivement le statut de savoir objectif. L'activité manipulatoire joue ici un rôle critique fondamental et c'est précisément par référence à ce processus critique que l'idéologie manifeste son caractère idéologique et se trouve dénoncée comme idéologie.

Je donnerai deux illustrations de ce phénomène, l'une historique, l'autre actuelle.

2.2.1. Comme le dit R. Lenoble¹², Galilée était "Mathématicien et Ingénieur du Duc de Florence", ce qui veut dire "qu'il réparait les sonnettes du palais et préparait dans les jardins les canalisations pour les jours de grandes eaux". C'est de ce lieu "technique" que va exploser la révolution intellectuelle qui, avec une extraordinaire rapidité, va aboutir à la condamnation de Galilée par les autorités religieuses. Le conflit était en effet inévitable et il n'est nullement certain que, sur le fond, il soit actuellement réglé. Pourquoi ? Parce que, d'une part, la nouvelle pratique intellectuelle faisait brusquement apparaître l'inconsistance du cosmos aristotélicien et des représentations du monde véhiculées par la tradition biblique, c'est-à-dire de l'ensemble de ce que la religion catholique considérait en ce domaine comme "allant de soi" et qui lui fournissait les bases culturelles de son enseignement; parce que, d'autre part, la même religion catholique et ses bases culturelles assuraient à la société, alors dominée par la noblesse, le système idéologique lui permettant de se justifier et de se reproduire comme allant lui-même de soi. Dans ces conditions le conflit était inévitable; l'héliocentrisme fut condamné, mais en vérité, ce qui fut surtout condamné, ce fut l'attitude même qui se trouve à la base de la science galiléenne : le recours à une forme de rationalité conjugant la mesure et la manipulation pour reconstruire méthodiquement¹³ le monde en le remettant perpétuellement en question. La technique-et-la science ont constitué dès l'origine un formidable "béliet idéologique" en sapant la "réalité" qui servait d'assise à une religion qui fournissait elle-même ses assises à la société : d'ailleurs la bourgeoisie, dans sa lutte contre la noblesse, ne s'y est pas trompée.

2.2.2. Quant à l'illustration actuelle de la force anti-idéologisante de la pratique généralisée des techniques, elle sera empruntée à l'affirmation maintes fois entendue selon laquelle "on construit les ponts de la même façon à l'Est et à l'Ouest", et "rien ne ressemble autant à un haut fourneau ou un laminoir capitalistes qu'un haut fourneau ou un laminoir socialistes". La technique, dit-on, est neutre comme est neutre la science sur laquelle elle se fonde et la seule façon de mettre fin aux guerres saintes qui menacent le monde serait d'en finir avec les querelles idéologiques en généralisant la culture scientifique et technique dont l'efficacité et la

modestie (i.e. : la capacité de se remettre perpétuellement en question) seraient seules capables d'offrir aux hommes "l'entendement" unanime permettant une réconciliation universelle dans la poursuite d'un progrès général, etc,etc ...

Cette conception du caractère idéologiquement thérapeutique des activités techniques et scientifiques était fort répandue dans les années soixante et d'aucuns n'hésitaient pas, dès lors, à se réjouir de la fin prévisible des idéologies ... sans toujours se rendre compte que, par le fait même, ils inhibaient d'idéologie la technique et la science.

2.3. Caractère idéologique de cette fonction anti-idéologisante.

La conception selon laquelle les pratiques objectives pourraient délivrer la société des "directives pratico-sociales" dues aux idéologies constitue, à n'en point douter, à la fois un leurre et une conception elle-même extrêmement idéologique se traduisant en "directives pratico-sociales" des plus précises¹⁴.

2.3.1. Il y a leurre en ce sens qu'il est illusoire de croire qu'une société puisse se passer d'idéologie. Je le montrerai à propos de l'usage idéologique du recours à la notion de nature.

Dans les civilisations dites traditionnelles, un des principes des comportements éthiques et politiques (voire : de l'unité même de la société) consiste en une lecture soumise, attentive, souvent sacrale de l'environnement naturel au sein duquel se situe l'ensemble des activités individuelles et collectives. Ainsi, dans l'antiquité, l'homme vivait-il dans un rapport contractuel et religieux à la nature : ne point la respecter constituait une démesure, une "hubris", une transgression attirant ipso facto la colère des dieux (qu'on pense au mythe de Prométhée). Il nous en reste encore aujourd'hui l'idée chrétienne du "péché contre nature", dont chacun sait qu'il est "mortel" et par le fait même, sauf repentir, passible de l'enfer ! Les récents débats sur la contraception et l'interruption volontaire de grossesse ont montré à quel point cette conception du "respect de la nature" demeure présente et peut constituer culturellement un formidable barrage à l'introduction du progrès technique dans certains domaines "interdits" : interdits précisément par une "représentation" de la nature se traduisant immédiatement en "directives individuelles et collectives" perçues comme allant de soi et qu'il est impossible d'envisager de mettre en question sous peine de transgression. On sait la violence des débats sur ce point. Ceux-ci - comme les actuels débats sur l'énergie nucléaire - constituent un donné expérimental extrêmement significatif en ce qui concerne les rapports actuels entre technique et idéologie¹⁵. En faire une analyse rigoureuse revêtirait de ce point de vue un grand intérêt théorique.

Il faut en effet voir l'enjeu théorique - et par conséquent concret-de ce type de débat. L'activité technique arraisonne la nature et la soumet aux hommes.¹⁶ Dans la mesure même où se trouve accepté le projet de Descartes de rendre l'homme "maître et possesseur de la nature", celle-ci tombe - au moins en droit - sous la soumission de l'homme et se voit donc dépouillée de son pouvoir législateur. Certes, elle continue - comme nous l'avons vu - à imposer à l'homme maintes conditions à l'exercice de sa liberté, *mais ces conditions ont désormais valeur de limites et non plus de normes morales ou sociales*. On ne saurait laisser l'esclave dicter sa volonté au maître.

Fort bien ! Mais a-t-on mesuré le vide gigantesque laissé au creux de la société par une telle désacralisation de la nature ?¹⁷.

N'est-il pas, dès lors, inéluctable que les classes possédantes qui exercent le pouvoir économique et dirigent par le fait même le cours des affaires remplissent ce vide et imposent - consciemment ou non - les bases d'une unanimité culturelle leur permettant de justifier, au nom de principes considérés comme allant de soi (on dira : comme "naturels") aussi bien leur caractère de possédants que leurs fonctions de dirigeants? C'est ainsi, par exemple, que la bourgeoisie de 1789 fera solennellement reconnaître le droit de propriété comme un "droit naturel", recourant ainsi à un registre idéologique que sa propre lutte contre la noblesse et le clergé aurait dû intellectuellement lui interdire d'invoquer comme allant de soi¹⁸.

Cependant il n'y a pas à s'étonner de telles contradictions. Une société ne peut fonctionner sans idéologie. Proclamer le contraire, c'est leurrer les autres en se leurrant soi-même. C'est, précisément, tomber dans la fausse conscience idéologique et ce n'est pas par hasard si le concept d'idéologie a fait son apparition en Occident pour critiquer le concept de "nature humaine" qui joue un rôle fondamental dans le système de représentations qui se trouve au cœur de la société bourgeoise¹⁹. La désacralisation de la nature effectuée par le Siècle des Lumières ne pouvait qu'opérer un déplacement idéologique; *en tant que forces désidéologisantes, les sciences et les techniques ne pouvaient que pousser à une idéologisation* en faveur de la classe sociale à laquelle elles profitaient : en l'occurrence la bourgeoisie montante par opposition à la noblesse et au clergé désormais inéluctablement constitués en forces réactionnaires.

2.3.2. *Et aujourd'hui?* Qu'en est-il lorsque l'on vient nous dire qu'on construit les ponts de la même façon à l'Est qu'à l'Ouest? Quelle est l'évidence massive qu'on veut nous faire considérer comme allant de soi, sinon celle des bienfaits de l'extension des sciences et des techniques : en fait ce n'est pas seulement des ponts qu'il s'agit, mais de toute la rationalité scientifico-technique qui s'étend jusqu'à l'ensemble du système économique et de la vie sociale et qui trouve sa propre justification dans le bien-être qu'elle procure. Voilà du véritable, du tangible, du "réel" ! A côté de cela les considérations des politiciens ne sont que querelles byzantines ! La véritable politique sera, à l'Est comme à l'Ouest (du moins le pense-t-on) identifiée à la gestion et celle-ci trouvera ses normes idéales dans une sorte de management généralisé !

La rationalité d'un tel système apparaît si évidente que ceux qui prétendent la contester feront aussitôt figures de marginaux qui, par le fait même, devront très rationnellement être considérés comme plus ou moins pathologiques. L'Hypnose techniciste peut devenir si contraignante qu'il est impossible de demeurer éveillé et de tenir un discours critique qui puisse se faire sérieusement prendre en considération : discours idéologique, dira-t-on ?

Certes ! Mais qu'en est-il de ce discours qui impose si massivement sa rationalité ? A qui profite-t-il, sinon à cette "nouvelle bourgeoisie" constituée de ceux qui s'approprient la gestion des affaires (publiques et privées) au nom d'une compétence dont ils sont eux-mêmes mutuellement - et souvent fallacieusement - les garants ? En évoquant pour justifier leurs décisions gestionnaires les techniques et les sciences dans lesquelles ils sont censés être experts, les membres de la "technostructure" utilisent précisément la science et la technique pour justifier idéologiquement non seulement telle ou telle décision, mais *leur propre pouvoir décisionnel*, qui doit être accepté *comme allant de soi*, comme aussi "naturel" qu'était en 1789 le droit de propriété !

Dès lors, c'est tout un système de représentations qui s'impose : le capital cessera d'être un rapport social pour devenir une quantité mesurable (cf. calcul des investissements). Les classes sociales se verront traduites dans le langage de la géologie (les couches sociales) ou de la simple taxinomie (les catégories socio-professionnelles). La lutte des classes sera réduite à un ensemble de conflits eux-mêmes considérés comme des accidents de parcours, des "différents". Les contradictions seront rabotées, aplaties par l'unidimensionnalité de la pensée dominante homogénéisatrice. En bref, *l'histoire sera remplacée par le système*, les finalités se recroquevillant au niveau des moyens nécessaires à faire fonctionner et à reproduire ce système, c'est-à-dire en fait à le maintenir. Cette négation de l'histoire s'exerce à la fois au niveau cognitif (système de représentations) et pratique (comportement technocratique). Elle constitue comme le reflet idéologique de la disqualification des politiques par les gestionnaires et il serait aisé de montrer qu'un tel phénomène joue nécessairement dans le sens du conservatisme, si progressiste qu'il se propose : sur ce point, je renverrai à l'analyse de J. Habermas dans son célèbre article sur "La technique et la science comme idéologie"²⁰.

2.4. *Les réactions idéologiques et technologiques contre le technicisme et la technocratie*

2.4.1. Nous assistons à l'heure actuelle à une mise en question profonde du technicisme et de la technocratie (voire de la technique elle-même), au moment où, d'une certaine façon, leur emprise se fait de plus en plus forte.

Mise en question, d'abord, des bienfaits du progrès technique : celui-ci ne nous a-t-il pas apporté le spectre de la bombe atomique, c'est-à-dire cette fameuse terreur sur laquelle repose l'équilibre actuel du monde ? A-t-il résolu le problème de la faim de millions et de millions d'hommes ? Non ! Les promesses du Siècle des Lumières n'ont point été tenues : d'une certaine façon, c'est donc toute l'apologétique des sciences et des techniques qui s'écroule et, par le fait même, leur valence idéologique.

Mise en question, ensuite, du rapport à la nature institué par la formidable accélération contemporaine de l'entreprise technicienne : tout à coup, le monde dit "développé" s'aperçoit que les ressources naturelles sont limitées, que la place manque pour décharger ses immondices, que celles-ci, dès lors, menacent de l'intoxiquer à plus ou moins brève échéance. L'"hubris" technicienne a poussé si loin sa domination et son exploitation de la nature qu'elle semble en être venue à ruiner ses propres conditions de possibilité. C'est dès lors l'avenir même de la société qui se trouve concerné.

D'où une mise en question des rapports sociaux impliqués par cette démesure techniciste : mise en question des formes aberrantes de la division du travail trop souvent légitimée par les nécessités techniques; mise en question des relations internationales impliquées par la fuite en avant actuelle : ainsi, la production d'acier inoxydable exige-t-elle du chrome dont 96% se trouvent en URSS et en Afrique du Sud et dont l'absence mettrait en chômage plus de deux millions de travailleurs européens : de là à conclure que la technique exige de bons rapports avec l'Afrique du Sud et par conséquent la reconnaissance de l'apartheid. il n'y a pas loin ! La qualité de nos aciers et la durée de nos canalisations ne l'exigent-elles pas ?

C'est volontairement que j'ai pris cet exemple plutôt que celui du pétrole : en effet, celui-ci se trouve tout à coup investi d'un monopole idéologique pour justifier une crise dont les causes ne sauraient être ainsi mythiquement réduites à une unique

entité démoniaque. Du moins une chose est-elle certaine : c'est que le spectre de la crise s'est levé à l'horizon et que, tout d'un coup, *l'histoire est réapparue*, rendant manifeste l'indigence politique de la rationalité gestionnaire. L'angoisse des fins dernières montre la vanité des finalités renfermées dans un système dont la survie est manifestement problématique. D'où, avec cette angoisse, le retour en masse du spiritualisme et des idéologies religieuses les plus archaïques. Nos calculateurs gestionnaires sont-ils compétents pour faire face à une conjoncture aussi complexe ? On est en droit d'en douter : ne déborde-t-elle pas complètement l'unidimensionnalité de leur systématique, unidimensionnalité qui, pour une grande part, est à la base de la crise à laquelle nous sommes confrontés ?

Alors ?

2.4.2. Alors une chose au moins semble claire : c'est que, au stade actuel du développement des activités techniques et des contradictions que ce développement a introduites, on assiste à une mise en question non seulement du technicisme et de la technocratie, mais *de la technique elle-même*. Celle-ci ne se réduit plus à un ensemble d'activités ; elle est constitutive de notre environnement permanent et par conséquent de notre existence concrète. Il devient dès lors évident qu'il n'appartient ni aux techniciens ni aux technocrates de la définir, pas plus qu'il n'appartient aux maçons, aux architectes ou aux promoteurs de définir eux-mêmes la ville qu'ils construisent. D'ailleurs, le problème n'est plus d'avoir des maçons, des architectes ou des promoteurs, mais de savoir si la cité qu'ils construisent - si la POLIS de notre société - est une cité viable. *La technique débouche sur la politique et doit être politiquement critiquée*. C'est précisément le phénomène auquel nous commençons à assister. Or, cette critique politique de la technique affecte *l'essence même de la technique telle qu'elle est pratiquée dans les pays dits développés* : son agressivité démesurée vis à vis de la nature est dénoncée ; le jacobinisme technocratique impliqué par ses macro-réalisations est dénoncé ; la façon dont la sophistication artificielle de notre environnement exproprie la grande majorité des gens au profit d'une minorité de soi-disant experts est dénoncée. D'ailleurs, cette dénonciation invente un vocabulaire des plus significatifs : ainsi surgissent des vocables aussi surprenants que ceux d'électro-fascisme, de nucléocrates et de technologies douces, vocables qui constituent en eux-mêmes une sorte de mixte technico-idéologique.

Si je n'ai pas erré dans la première partie de cet article, cette émergence idéologique est le signe d'une mutation affectant la *réalité* même de la technique, c'est-à-dire l'ensemble de ce que nous considérons à son sujet comme allant de soi. Eh bien, dans le domaine de la technique, *ce qui hier allait de soi ne va plus aujourd'hui de soi* ; ce qui hier était tenu pour acquis (et par quoi, dès lors, nous étions nous-mêmes tenus) n'est plus tenu pour acquis : dans ces conditions, *l'espace est ouvert pour de nouvelles perspectives* impliquant à la fois de nouvelles innovations et de nouvelles justifications idéologiques.

2.4.2. En ce qui concerne le nouveau champ d'innovations ouvert par cette crise, je me contenterai de l'évoquer par le vocable de *technologie douce*. Il est clair qu'une culture technique tomberait dans le passéisme si elle se préoccupait de musées sans faire une place importante à ces technologies.

Je m'intéresserai d'avantage au contexte idéologique invoqué par les promoteurs de ces technologies, en particulier en ce qui concerne la nature, la technique et la société. La nature n'y est conçue ni comme maître nous dictant ses lois, ni comme esclave à dominer mais comme *une partenaire* dont l'homme

doit respecter les ressources et les rythmes sous peine d'être lui-même un jour conduit à un veuvage suicidaire. La technique ne vise plus à violer la nature et à l'exploiter sans limite : elle consiste bien d'avantage en une savante liturgie, à base contractuelle judicieusement codifiée, attentive aux lois qui régissent *non seulement la production, mais la reproduction de la nature*. Quant à la société, elle est souhaitée libérée du pouvoir tentaculaire de ceux qui, pour faire le bien de tous, se croient autorisés à les gérer comme des objets dépourvus de droits et incapables d'initiatives, fallacieusement insérés dans le réseau des soi-disant nécessités d'une rationalité unidimensionnelle. En face de quoi on affirmera le droit de tous les citoyens à intervenir dans le choix des grandes options technologiques ; on revendiquera la réappropriation des outils de production par les travailleurs dans des entreprises à taille humaine, on militera pour l'autogestion, etc, etc...

2.4.4. Ceux qui pensent et agissent ainsi sont-ils réellement significatifs d'une mutation socio-culturelle suffisamment importante pour modifier le cours de l'évolution des techniques ? C'est là une question à laquelle il ne m'appartient pas de répondre. Du moins me semble-t-il que les tenants de telles positions sont assez nombreux et significatifs *pour casser socio-culturellement le réseau d'évidences dans lequel notre culture a enfermé la technique*. Désormais, la question se pose de savoir quelles technologies nous permettront de sortir des impasses auxquelles nous a conduits la technique "qui va de soi" : sortirons-nous de ces impasses *en accélérant dans les mêmes directions* (forages sous-marins, centrales nucléaires, bombes à neutrons, ingénierie génétique ...), ou bien ne faut-il pas *changer de direction* et inventer d'autres technologies ?

La question est posée : il me semblerait intéressant que la conférence d'Annonay se préoccupe des réponses à y apporter. Cela peut paraître très idéologique, voire très utopique : mais l'avenir des techniques - et de la société - dépend peut-être bien davantage de ces débats idéologiques que de ce que l'on appelle - très idéologiquement - le "progrès" technique.

Conclusion

Le but de cet article était de contribuer à préparer la conférence d'Annonay, compte tenu du fait qu'ayant à se préoccuper du développement de la culture technique, on y sera nécessairement conduit à parler idéologiquement de la technique. C'est dans cette perspective que je me suis livré à une analyse des rapports entre technique et idéologie.

Une analyse ne réclame pas de conclusion.

Si donc il en faut une, celle-ci concernera mon intention de contribuer à préparer la conférence. Elle sera sous forme de questions.

Je reprendrai d'abord celles que je formulais au début :

- Que signifie l'expression "culture technique" ?
 - Pourquoi son développement est-il jugé souhaitable ?
- et, puisqu'il sera beaucoup question de musées, j'ajouterai :
- Quel est l'intérêt de tels musées ?

Répondra-t-on que l'intérêt est archéologique et ethnologique ? Une telle réponse me semblerait insuffisante, comparée à ce qui a été dit de la gravité actuelle de la question technique.

Veut-on conjurer l'histoire en construisant des monuments aux morts ? Mais qu'avons nous à faire des morts ?

Veut-on donner le sens de l'historicité de la technique ? Fort bien : mais comment éviter de donner à cette historicité un

aspect passéiste et romantique ? Comment la tourner vers l'avenir ?

Veut-on élever des statues aux promoteurs du progrès technique et exalter leurs œuvres ? Mais une telle exaltation n'est-elle pas aujourd'hui idéologiquement et politiquement (voire technologiquement) très ambiguë ?

Veut-on se contenter d'instruire en montrant des objets, ou bien veut-on initier à la pratique concrète ? Mais comment effectuer une telle initiation, et dans quel but ?

D'abord, comment ? En effet, il ne suffit pas, pour initier à la pratique, de montrer des pratiques et encore moins leurs ouvrages²¹. Il faut faire effectivement pratiquer. Est-ce possible et est-ce la vocation d'un "musée" ?

Ensuite, dans quel but ? Veut-on (comme je le suggerais au début de cet article) conduire chacun un minimum de savoir-faire lui permettant de maîtriser son environnement

quotidien et de contrôler les techniciens auxquels il a quotidiennement recours ? Mais, au stade de sophistication actuelle des techniques, n'est-ce pas utopique ? Veut-on, plus vigoureusement, introduire à de nouvelles techniques (technologies douces) permettant d'aboutir à des réalisations qui, *par leur existence même*, briseront le "système de représentations" dans lequel la technique actuelle se trouve emprisonnée ?

Veut-on apprendre à chacun à "penser" sa propre pratique technique et celle de la société dans laquelle nous vivons ? Cette "pensée de la technique" n'est-elle pas au cœur de cette culture technique qu'il s'agit, paraît-il, de promouvoir ?

Veut-on ... ?

Lorsque ces questions auront reçu ne serait-ce que des ébauches de réponses, cet article aura lui-même trouvé ne serait-ce qu'une ébauche de conclusion.

Bibliographie.

1 - Ceci revêt deux conséquences : 1) je n'entends pas approfondir l'analyse au-delà de ce qui me semble opératoirement utile à la bonne marche du colloque d'Annonay. 2) je serais très désireux de recevoir les critiques des participants du colloque; c'est dans ce cadre que s'inscrit ma contribution.

2 - Dans *pour Marx*, Paris, 1966, cité par J. Gabel dans l'article *Idéologie* de l'Encyclopédia Universalis.

3 - Dans *Sociologie marxiste et idéologie marxiste*, in Diogène, No 64, Octobre-Décembre 1968. Ibid.

4 - je n'ignore pas que le seul fait de me référer ainsi au savoir "objectif" suscitera quelques réticences, surtout de la part des sociologues des sciences, toujours prêts à mettre en doute "l'objectivité" revendiquée par ces sciences. Je ne veux pas ici entrer dans ce débat. Je supposerai simplement acquis le fait que les sciences modernes visent l'objectivité et que c'est cette visée même qui les caractérise comme sciences. Sur ce point, cf. J. Lenoble : *La conquête de l'objectivité*, in *La pensée scientifique*, article paru dans *l'Histoire des Sciences*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris 1957.

5 - Il n'est cependant pas rare que les techniciens voient dans l'ensemble des activités qu'ils organisent - ou plutôt dans le fait de les organiser - non seulement la finalité de leur travail, mais encore une finalité qui se suffit à elle-même et s'impose à la société. Il n'est même pas exclu qu'ils transforment cette manière de voir en conviction et veuillent faire partager cette conviction à l'ensemble du corps social, ce qui revient, du point de vue de la société, à faire passer les réalisations techniques de l'ordre des moyens à celui des fins. Dès lors - comme nous le verrons - la technique constitue une idéologie dont la fonction "pratico-sociale" est de justifier le pouvoir et l'autonomie de la "techno-structure". (cf. infra 2-1 et 2-3).

6 - Cette distinction entre les fonctions implicites et explicites de l'idéologie est évidemment insuffisante, car il y a énormément d'implicite dans la manière dont s'élabore le discours justificateur; d'où les décalages considérables dont il conviendrait d'analyser la dialectique. Cependant, cela dépasserait le cadre de cet article.

7 - Sur cette évocation de l'objectivité, cf. *Supra* note 4.

8 - Je ne suis pas d'accord parce que parler de "système de représentations" c'est introduire une distance critique qu'interdit précisément celui qui invoque la réalité pour justifier son action. Il y a dans ce recours idéologique à la catégorie de réalité une *violence radicale* : "C'est comme ça, un point c'est tout, vous n'avez qu'à vous taire". Parler à ce propos de représentation, c'est quitter le point de vue dominant de celui qui s'exprime ainsi. C'est déjà le disqualifier. C'est un point de vue critique qui, par hypothèse, est exclu dès lors qu'il fait recours "à la réalité".

9 - Etant entendu que mon propre discours s'adosse à une certaine représentation de la réalité des techniques et vise à promouvoir certaines pratiques : c'est dire qu'il devra lui-même être soupçonné comme un discours idéologique et par le fait même, soumis à la réflexion théorique et critique (cf. *supra* note 1).

10 - Serge Moscovici : *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. Paris, Flammarion, 1968.

11 - Au sens donné plus haut, en 1-3 et 1-4.

12 - Robert Lenoble, *La pensée scientifique*, in "Histoire de la Science", Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard 1957; pp. 367-534.

13 - C'est à dire, en fait, mathématiquement ; comme l'écrit R. Lenoble : "L'algèbre devenait une usine à reconstruire idéalement le réel" (op. cit. p. 464).

14 - Le fait qu'il y ait à la fois leurre et conception idéologique n'a pas de quoi nous étonner, puisque précisément il appartient aux évidences idéologiques de contenir virtuellement un leurre voilé à leurs propres yeux par l'illumination de leur propre évidence.

15 - La technique, en l'occurrence, c'est l'usage des contraceptifs; l'idéologie, c'est une certaine représentation de la nature et de la réalité de la fécondation et de l'acte sexuel.

16 - En l'occurrence, il est bon de se rappeler que "la moitié des hommes sont des femmes !"

17 - D'autant plus que la force désacralisante est précisément celle qui - nous l'avons vu - pose la question politique majeure de la technonature, c'est-à-dire de ce que nous voulons faire de la nature ?

18 - Il n'est peut-être pas inutile de rappeler la fin du préambule et les deux premiers articles de la déclaration de 1789 : "L'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen : les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression."

19 - "Quelles sont les représentations idéologiques que Marx et Engels discutent constamment ? Ce ne sont pas des catégories religieuses; ce ne sont pas les diverses représentations de l'âme, de Dieu, du péché, du salut, etc ... mais les représentations de l'homme bourgeois. C'est le fameux problème de la "nature humaine", problème qui est logé au cœur de la société bourgeoises." Michel Vadée. *L'idéologie*. Paris, PUF 1973, p. 9.

20 - Jurgen Habermas. *La technique et la science comme "idéologie"*. trad. J.R. Ladmiraal, Paris. Gallimard 1973.

21 - Sur ce point, cf. Ph. Roqueplo : *Le partage du savoir* Science, culture, vulgarisation. Paris Le Seuil, 1974. 254p.